

& de mon très-doux Sauveur. Ainsi soit-il. *gay fortigne*
Le plus grand des pecheurs *re venant mon cor*
 + *1ste vers dont la fin se finit* **F. I. N.** *mes carmes font la rade*
pres de la cour de la belle *de ma* *entre les mains*
de mon fort d'ainque de la rade *de mes malot*
me pect, ulant *et l'ours* *maison* *qu'on peut le*
contenant tout l'age de mes quatre *l'ours* *mon*
une ma *de la Colosse* *et la* *qu'on peut le* *canon*
avec nicolas de portier *et l'ours* *de la rade* *de la rade*

[illegible][illegible]

donnés sous le pape et sous mes prédécesseurs, qui
ont mis les exceptions avec un petit nombre que je
ne donne de ce pape, comme Boniface VIII, et par
la communauté d'effort des évêques, cardinaux
et autres, et de la dévotion fait à la même
d'effort, par l'usage de 24. d'années, et par la
même force, et par la même force, et par la même
force, et par la même force, et par la même force.

Louis marries a middle class virgin
H.J. Rouget de la Motte

DITS AUJOURD'HUI DE SAINT-GABRIEL

I

DE LA MORT DU P. DE MONTFORT
A LA MORT DU P. DESHAYES
(1716-1841)

La situation, à la mort de Montfort, des trois familles religieuses, aujourd'hui magnifiquement épanouies, dont il est le fondateur, est peut-être unique dans l'histoire des congrégations — comme le sera, au moins pour deux d'entre elles, le processus de leur développement. Cinq sœurs composent celle des Filles de la Sagesse. Quant aux Frères, le testament, qui ne les nomme peut-être pas tous, en énumère sept, dont quatre profès, et ils sont sans supérieur. La Compagnie des missionnaires de Marie, elle, n'existe pas.

Après les obsèques du grand missionnaire, que la ferveur populaire rend triomphales, que fait M. Mulot ? Il s'acquitte, d'ailleurs sans hâte, de sa tâche d'exécuteur testamentaire à Nantes, puis s'en retourne auprès de son frère, le recteur de Saint-Pompain. « Chers habitants de Saint-Pompain. Levez-vous donc de grand matin. Cherchez la grâce... » Mais M. Mulot

s'enfonce dans sa retraite, et c'est la grâce qui l'ira chercher. Il ne faut point l'en accabler. C'est un prêtre profondément pieux, mais de santé chétive, de caractère timide, démuné de dons et d'expérience oratoires au point de n'avoir secondé Montfort que dans la confession, jamais dans la prédication. On comprend que, de l'idéal montfortain du missionnaire à ses possibilités personnelles, il ait vu un abîme infranchissable ; son humilité, d'ailleurs, qui était grande, le confirmait dans cette vue. Avec M. Vatel, lui aussi fixé à Saint-Pompain, il se livre à la lecture pieuse et à la prière, donnant de temps en temps un coup de main au curé de la paroisse. On les pourvut l'un et l'autre d'un bénéfice auquel ils renoncèrent bientôt, se rappelant sans doute la pauvreté de M. Grignon. Bref, deux excellents ecclésiastiques, appliqués aux choses de Dieu, parlant sans doute, à la veillée, des extraordinaires aventures du Père de Montfort, comme on remue pensivement les cendres chaudes du foyer.

Cela dura deux ans ; cela eût duré jusqu'à leur mort, si l'Esprit Saint ne s'en fût mêlé. Il passa, comme il fait aux tournants mémorables de l'histoire de l'Eglise, provoqué par l'intercession véhémement de Montfort. Le curé des Loges, à la fin du carême de 1718, pria MM. Mulot et Vatel de le venir seconder. Ils pensèrent qu'il était question de confesser et se rendirent à l'appel. Or il s'agissait de prêcher. Le curé le leur fit entendre seulement quand ils furent rendus. Ils levèrent les bras au ciel et se défendirent d'un ministère auquel ils n'avaient aucune accoutumance. Mais leur hôte insista tant qu'ils cédèrent. Avec des trames de débutants, ils compulsèrent des livres d'instructions aux gens de la campagne, résolus d'ailleurs à parler simplement, de la façon qu'ils aimaient Dieu, sans tenter d'atteindre au talent. Et voilà ces messieurs en chaire. Un témoin de marque, M. le chanoine de Hillerin, parlant de M. Mulot, assure qu'il ne mit de pathétique ni dans le ton, ni dans les gestes ; que les thèmes traités par lui n'offraient rien de frap-

pant ; que tous traits d'éloquence étaient absents de sa prédication, et même un certain ordre dans la composition. Cependant — et nous touchons ici au miracle — : « l'effet que ses paroles faisaient sur son auditoire était des plus prodigieux ; ce n'étaient pas de simples soupirs et des larmes. Un éclat terrible, des cris et des sanglots, qui s'élevaient de tous côtés, dans l'auditoire, témoignaient la douleur vive dont il était pénétré et combien était forte l'impression que le missionnaire faisait indifféremment sur tous ceux qui l'écoutaient ». Quand on sait à quel point les gens du pays des Loges sont peu enclins à l'expansion, cela revêt tout son sens.

M. Mulot comprend. C'est l'esprit de Montfort qui, par son verbe médiocre, a tout fait. La grande objection qu'il se posait étant tombée, il se rend, car c'est une âme d'une belle droiture et qui veut la volonté de Dieu. Aussitôt les événements de se précipiter. MM. Mulot et Vatel donnent dans la région des missions, toujours avec ce surnaturel succès. Deux prêtres se joignent à eux, MM. Toutan et Aumon. Ils se groupent en communauté et, appuyés par les évêques de La Rochelle et de Luçon, font présenter au Souverain Pontife une demande d'approbation de leur société qui est accordée. Le titre de cette société ? « Nouveaux missionnaires apostoliques de la communauté du Saint-Esprit¹. » Peu après, un autre ec-

1. Il semblerait que M. Mulot eût dû donner à sa société l'appellation que Montfort avait de tout temps réservée à ses futurs missionnaires et qui lui était très chère : Compagnie de Marie. Ayant rejeté la donation de Vouvant, il n'avait plus de raisons juridiques à garder l'appellation : *du Saint-Esprit*. Cependant il s'est arrêté à celle-ci. Par respect peut-être pour le testament qui l'attribuait aux Frères, ou encore pour marquer le lien qui unissait sa société au séminaire fondé par Claude Poullart des Places. De ce séminaire, il espérait, comme Montfort lui-même, des recrues. Et, de fait, le séminaire envoya de nombreux sujets à Saint-Laurent tout au long du XVIII^e siècle et jusqu'en 1820. Le public, lui, considérant M. Mulot pour ce qu'il était en effet, un second fondateur, faisait court en disant « les Mulotins ». C'est surtout sous ce nom que, dans la région, les missionnaires étaient connus.

clésiastique s'agrége à eux, M. Guillemat. Et maintenant, les circonstances vont providentiellement souder les missionnaires nouveau-nés aux deux autres familles religieuses de Montfort. Aux Filles de la Sagesse d'abord. La marquise de Bouillé, qui vouait à la personne et aux œuvres de Montfort une admiration enthousiaste, bienfaitrice intelligente et décidée au surplus, avait acheté aux Filles de la Sagesse une maison, à vrai dire fort humble, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, afin qu'elles résidassent auprès du tombeau de leur fondateur. Quittant Poitiers¹, elles s'y étaient installées au mois de juin 1720. Or, à la fin d'août de cette même année, M. Mulot se rendait à Saint-Laurent pour leur prêcher une retraite. Ainsi se nouaient des liens spirituels sur lesquels l'évêque de La Rochelle ne tarda pas à mettre le sceau de son autorité ; en effet, le 22 septembre, Mgr de Champflour confiait à M. Mulot le soin de diriger les Filles de la Sagesse.

Pendant ce temps, que devenaient les Frères ? On ne le sait que pour quatre d'entre eux. Le Frère Mathurin, depuis ce carême de 1718 où la grande pensée de son maître avait enfin pris corps, pérégrinait avec MM. Mulot et Vatel. Admirable fidélité qui le rejetait sur les routes, dès que s'y allongeait l'ombre sainte de Montfort.

Le Frère Louis avait repris, à la mort du Fondateur, la direction de l'école de Nantes que le Frère Phi-

1. Les Filles de la Sagesse, en effet, n'étaient plus à La Rochelle depuis 1717. Alors qu'elles y tenaient l'école depuis plus de trois ans avec un succès remarquable, la Mère Marie-Louise de Jésus, cédant, dans un but tout apostolique, aux instances de sa mère accourue pour l'en presser, était revenue à l'hôpital de Poitiers avec deux de ses compagnes, tandis que les deux autres retournaient dans leur famille. Ainsi prenait fin la fondation Montfortaine de l'école des Filles de La Rochelle. La Mère Marie-Louise de Jésus ne tarda pas à déplorer sa décision. « Elle ne doutait point, dit Clorivière, que l'Ange de Ténébres ne l'eût trompée en se transformant en Ange de Lumière. » Elle était dans le plus grand désarroi intérieur. C'est sur ces entrefaites que la marquise de Bouillé, s'étant rendue à Poitiers, eut avec elle l'entretien qui sauva tout. En gagnant Saint-Laurent les Filles de la Sagesse allaient bénéficier prodigieusement du charisme émanant du tombeau.

lippe avait quittée pour le remplacer à La Rochelle, comme il l'avait lui-même, pendant deux ans, remplacé à Nantes. Un Frère Dominique, nouvelle recrue sans doute¹, faisait l'école à La Rochelle, aux côtés du Frère Philippe. Enfin le Frère Jacques enseignait à Saint-Laurent, depuis 1717 ou 1718, succédant vraisemblablement à Frère Mathurin... Les autres étaient, comme eux, restés à leur poste.

Du point de vue humain, rien de plus précaire que leur situation. L'ensemble des Frères dispersés n'a pas de supérieur direct ; depuis qu'il a réglé les affaires du testament, M. Mulot ne s'est plus soucié d'eux et rien n'indique qu'il leur ait prêté quelque attention depuis qu'il a résolu de constituer la société des missionnaires, rêvée par Montfort. Et il faudra le hasard d'une retraite pour qu'il pense à s'occuper des Filles de la Sagesse. Cependant, pas une défection parmi les Frères. Heureusement, appuis, amitiés ne leur ont pas manqué. Et d'abord l'évêque, qui est leur tuteur, désigné par Montfort, a une trop haute idée des devoirs de sa charge, il fut trop grand ami de leur fondateur, pour n'avoir pas veillé sur eux. A La Rochelle, l'abbé de Tello, directeur ecclésiastique des Frères des écoles, était à ceux-ci un soutien. A Nantes, les amis et disciples de Montfort étaient nombreux : Barin, Olivier, les demoiselles Dauvaise, pour ne citer qu'eux, les reconfortaient certainement et les aidaient dans les difficultés, remédiant ainsi de leur mieux à la carence de M. Mulot.

Mais voici, dans leur histoire, un événement mémorable : en 1721, le marquis de Magnagne² acheta

1. Le nom de Frère Dominique apparaît pour la première et unique fois à côté de celui du Frère Philippe, un des Profès du testament, dans une quittance délivrée, en 1717, par M. Clémenson, propriétaire de la maison où se tenait l'école.

2. Délicieuse figure que celle de Henri-François de Raccapé, marquis de Magnagne. Né en 1664 à Saint-Séverin-d'Anjou, il entre, après une jeunesse parfaitement sage, dans les armées du roi. A pourfendre les adversaires du royaume, il met une bravoure exemplaire, mais ses deux plus grands ennemis sont le jansénisme et le duel. Bientôt, il démissionne, épouse une pieuse

la maison d'un René Pabaut, au nom des Frères qui devaient faire la classe aux petits garçons de la paroisse. Ainsi, comme il était juste, raisonnable et salubre, les premiers compagnons de Montfort devenaient les premiers gardiens du tombeau. Quand, le 29 juin 1722, les missionnaires vinrent habiter à leur tour la maison Pabaut, le Frère Jacques s'y trouvait pour les recevoir. Un des leurs, une nouvelle recrue venue du séminaire de Saint-Esprit, M. Le Vallois¹ était nommé confesseur de la petite communauté de la Sagesse. Cette fois, les trois germes des familles religieuses montfortaines se trouvent rassemblés dans le même sillon.

A une date que l'on a les plus sérieuses raisons de fixer aux vacances de 1723, nouvel événement plus sensationnel encore et de portée plus profonde. Sitôt

demoiselle et en a deux enfants. Devenu veuf, il se donne aux bonnes œuvres. A partir de ce moment — sauf les signes distinctifs de sa condition et de son temps — c'est une manière de M. Dupont (de Tours). Il pense même à se faire prêtre et en fait confidence au pape Benoît XIII, au cours d'un voyage à Rome. Le pape l'engage à rester dans le monde, où il est appelé à faire un plus grand bien. Sa vie est désormais celle d'un homme d'œuvres très mortifié. Il prodigue fastueusement sa fortune, fonde hôpitaux, écoles, et surtout comble les pauvres, auxquels il distribue jusqu'à ses vêtements, à telles enseignes qu'il lui arrive d'être à court et d'emprunter à son domestique. Au moins deux fois il rencontra Montfort et en fut conquis à lui à jamais. Après la mort du grand Apôtre, il alla l'invoquer sur son tombeau. La marquise de Bouillé n'eut pas grand-peine à mettre un aussi saint homme dans ses plans charitables. En cette maison, qu'il avait achetée pour les Frères et où vinrent aussi habiter les Missionnaires, il vint lui-même, partageant leur règle, vivant dans un profond esprit de mortification, d'humilité et de pauvreté, jusqu'à l'âge de 86 ans où il mourut. La communauté du Saint-Esprit rendit un insigne hommage à ce bienfaiteur, en l'inhumant aux côtés de M. de Montfort en l'église de Saint-Laurent-sur-Sèvre.

1. Ce Le Vallois est une conquête posthume de Montfort. Quand celui-ci, s'étant rendu à Paris aux vacances de 1713, eut les entretiens que l'on sait au séminaire de Saint-Esprit, il avait jeté son dévolu sur lui, à sa manière qui ne ressemblait jamais à celle de tout le monde. M. Le Vallois, alors en cours d'études, se trouvait dans un groupe de séminaristes qui entourait le missionnaire. « Qui vais-je choisir ? » leur demanda Montfort, et, sans attendre la réponse, il coiffa de son propre chapeau le jeune Le Vallois : « C'est celui-ci, fit-il. Il est bon; il m'appartient; je l'aurai. » Il l'eut en effet, par delà le tombeau.

installé à Saint-Laurent, M. Mulot se préoccupa des deux questions majeures : élection du supérieur général des missionnaires, émission des vœux. En l'été 1723, au terme d'une retraite de huit jours, les missionnaires élurent à l'unanimité M. Mulot supérieur général. A cette même occasion, M. Mulot avait convoqué tous les Frères dispersés, pour recevoir, conjointement avec les vœux des missionnaires, leurs vœux, du moins ceux des Frères qui, déjà profès, les renouvelleraient, ceux, peut-être aussi, de nouveaux Frères admis à la profession. Chose admirable : pas un des anciens ne manqua à l'appel. Des divers postes, où, isolés, ils maintenaient vivante une des grandes pensées de leur fondateur, ils accoururent. Il y a vraiment, dans la conduite de cette poignée de compagnons de l'épopée montfortaine, une ferveur, une continuité émouvantes.

Après ce grand jour, les Frères enseignants — les quatre profès du testament — rejoignirent leurs postes. Les autres restèrent auprès des missionnaires. Ceux-ci, comme ceux-là, avaient maintenant un même supérieur général qui était celui des missionnaires. En gros, cela représentait bien la conception de Montfort, telle qu'on la peut dégager de trop rares documents. Contrairement à la formule lasallienne¹, Montfort semble bien avoir expressément voulu un prêtre à la tête de sa communauté de Frères. A La Rochelle, où le soutien déclaré de l'évêque le permettait, l'abbé le Tello était délégué par Mgr de Champflour à la direction spirituelle des maîtres de La Rochelle. Et j'incline même à croire que Montfort mourant a laissé les Frères sans supérieur, parce que le prêtre manquait à ses côtés qui eût pu ou voulu s'en charger. Bien montfortaine aussi, cette inclusion des Frères

1. Saint Jean-Baptiste de La Salle, dès qu'il eut formé ses premiers Frères, voulut se démettre, à plusieurs reprises, de la Supériorité. Chaque fois, son Institut s'y opposa, mais le fondateur tenait essentiellement à ce que le Supérieur de l'Institut fût, du moins après lui, un Frère et il fit de ce principe un article capital de ses constitutions.

dans l'action missionnaire et leur répartition dans les divers emplois qu'ils remplissaient du vivant du fondateur : quelques Frères continuent à faire la classe, d'autres sont voués aux travaux manuels dans les communautés des Pères et des Filles de la Sagesse, d'autres accompagnent les Pères dans leurs missions, certains enfin soignent les malades. Ils avaient, cela va de soi, une règle adaptée à leurs diverses fonctions ; les Frères pour faire les écoles charitables observaient sans doute les règlements particuliers qu'ils reçurent à La Rochelle, plus ou moins adaptés aux circonstances nouvelles. Les Pères, eux, observaient la règle de 1713. Donc, au sommet, unité de gouvernement, et, au-dessous, deux communautés distinctes et complémentaires, munies chacune de leur règle et alliées, en vue d'un même but missionnaire, dans un même esprit et une même spiritualité qui leur venaient de leur fondateur commun : Grignon de Montfort.

M. Mulot décéda en 1749, en pleine mission, comme Montfort. Son gouvernement fut tout pénétré de piété, de sagesse, d'humilité. D'un grand zèle apostolique aussi : durant ses vingt-cinq ans de supériorité, il ne fut pas donné moins de deux cent vingt missions et retraites. M. Audubon ne lui succéda que pendant cinq ans, brève période couronnée cependant de quatre-vingts missions. Lui aussi mourut en plein combat. Ainsi allaient-ils, dignes fils de l'Apôtre, jusqu'au jour où, brusquement, leur zèle même les brisait. De 1755 à 1788, le P. Besnard gouverna la Compagnie dont il fut une des personnalités les plus marquantes. Lucide et diligent, administrateur excellent et doué du sens du gouvernement, il mit la main à des réalisations fort heureuses, dans l'ordre tant spirituel que temporel. Il compléta la règle, trop sommaire, de Montfort, à l'usage des Filles de la Sagesse et ainsi se trouvèrent établies leurs constitutions définitives qu'entérina le premier chapitre général en 1768. La règle pour les Pères, présentée par le P. Mulot au Saint-Siège, n'ayant pas obtenu l'approbation pontificale, le

P. Besnard en rédigea une nouvelle¹. Par ailleurs, il stabilisait la société des missionnaires par l'obtention des lettres patentes qui lui donnaient la personnalité civile. Comme Missionnaires et Frères, devenus plus nombreux, étouffaient dans la vieille « maison longue », donnée par la marquise de Bouillé, et qui servait aussi d'école et d'hospice pour les indigents, il fit construire, pour les Pères, dans l'enclos, une assez vaste demeure. M. Mulot avait déjà fait construire en 1744 le bâtiment qui longe la rue du couvent. Du même coup, il agrandissait de constructions neuves la résidence des Filles de la Sagesse. Il multiplia les recherches sur la vie du fondateur, recueillit à temps les souvenirs de la Mère Marie-Louise de Jésus, et put ainsi composer une biographie de Montfort, restée manuscrite, mais où quelques historiens, notamment Clorivière, ont pu puiser. Pendant ce temps, cent vingt missions jetaient leurs filets sur les âmes. Le successeur, en 1788, du P. Besnard, le P. Micquignon, connut les premières coulées de lave du volcan révolutionnaire. Des gardes nationaux de Cholet firent irruption dans la maison des missionnaires et emmenèrent comme otages les PP. Dauche et Duguet. Le P. Supiot, lui, ayant accédé au généralat en 1792, déboucha en pleine tourmente.

Jusque-là, tassés dans l'obscurité de leur humble et fécond labeur, les Frères ne nous apparaissent que par fugitives éclaircies. Le bon Mathurin reste le Frère-type, le Frère complet de cette époque ; depuis 1718 — il avait à peine alors passé la trentaine — son expérience des missions continua de faire merveille ; comme ordonnateur de processions, il n'avait pas son pareil et nul ne savait, comme lui, d'un cantique chanté à pleine voix, secouer un village endormi. Tous les témoignages assurent qu'il poussait à la perfection l'en-

1. Cette règle, dite de 1773, ne comportait pas de vœux. Par là, le P. Besnard rompait avec la tradition montfortaine. La règle de 1713, telle que la rédigea Montfort et la compléta M. Mulot, imposait les vœux.

1) - Maison Biron ancienne ?

2) - C'est faux - C'est la maison des Hospices ou Maison de la charité qui porte effectivement la date de 1744, mais n'appartenait pas aux Sœurs. Elle ne fut acquise que 4 ans après (cf. Montfort - biographie de la Sagesse)

seignement du catéchisme; c'est dire qu'on l'employa largement à catéchiser. Il remplissait d'ailleurs officiellement la fonction de « clerc catéchiste ». Il était clerc, en effet, clerc tonsuré, et c'est sous l'habit ecclésiastique qu'il écoula, dans la communauté de Saint-Laurent, une vie de plus en plus sédentaire à mesure que l'âge venait. Tandis que disparaissaient les contemporains de Montfort, dépositaires de premier rang du souvenir, il faisait, avec l'âge, figure de relique. Il mangeait à la table des missionnaires, entouré d'une vénération croissante. On s'étonnerait qu'il eût vécu cinquante-cinq années de vie religieuse sans prononcer de vœux, si on ne savait quels scrupules taraudaient son âme délicate. Il en était encore tout bourrelé quand il mourut, à l'âge de 73 ans, le 22 juillet 1750, ayant été, aux côtés de Montfort, un héros qui s'ignorait et peut-être, jusqu'à sa mort, un de ces saints qu'on oublie de canoniser.

Le Frère Jacques, lui, fit l'école à Saint-Laurent-sur-Sèvre de 1717 ou 1718 à 1723; il enseigna à l'hôpital du Sanitat de Nantes, comme adjoint du Frère Louis, jusqu'à sa mort, survenue le 11 août 1727. Il ne fit point de vœux. Ce dut être pour les mêmes raisons que Frère Mathurin, car il était lui-même fort scrupuleux. Il paraît avoir été un des plus ardents, entre tous les Frères, à féconder le souvenir du fondateur, à assurer la transmission de son message. N'est-ce pas lui qui sauva les plus précieux manuscrits de Montfort? La communauté lui doit aussi une de ses plus notables recrues : le Frère Joseau, premier Frère admis (en 1723) à la profession après la mort du fondateur. Ce Frère Joseau était, de longue date, un ami de Frère Jacques, qui le gagna à l'idéal montfortain. Sa formation intérieure fut complétée par la Mère Marie-Louise de Jésus, qui lui fut, au plein sens du mot, une Mère spirituelle. Comment l'admirable fille de Montfort n'eût-elle pas aimé cette âme candide et fraîche comme une source, qui sut si bien défendre sa pureté contre les troubles de l'adolescence et les perverses suggestions de mauvais amis, ce cœur si gé-

néreux qui ne se satisfaisait que dans un don de soi-même intarissable! Il avait quelque bien, mais son argent, comme le travail de ses mains, il les prodiguait à la communauté des Filles de la Sagesse, alors dans un dénuement extrême. Quand les missionnaires s'établirent à Saint-Laurent, il pensa aussitôt les rallier, mais voulut auparavant s'éclairer par une retraite qu'il fit chez les jésuites de Nantes. Il y alla sans souliers, par pénitence. Il se blessa au pied au point de ne pouvoir continuer sa marche. Il s'assit alors au bord d'une fontaine, pria la Vierge, lava sa plaie, fit sur elle le signe de la croix avec une statuette de Marie que, à l'instar de Montfort, il portait toujours sur lui. Guéri sur l'heure et si bien que de la plaie il ne restait même pas une cicatrice, il reprit son chemin, en bénissant la Mère des humains. Au cours de sa retraite, son confesseur lui demanda quelle raison l'attirait vers ce précaire établissement de Saint-Laurent, alors que tant d'ordres religieux bien assis pouvaient solliciter son pieux désir : « C'est, répondit-il, parce que ceux de Saint-Laurent sont bien pauvres et que je voudrais moi-même vivre en pauvre, en rendant mes petits services à des pauvres qui travaillent à la gloire de Dieu et au salut des âmes. — Allez, mon cher enfant, lui dit le Père, car votre attrait est bien de Dieu. » Entré dans la communauté de Saint-Laurent, il lui donna tous ses meubles et le restant de sa fortune. Il avait pour l'art des dispositions. Dorure, peinture, sculpture l'encharmaient, et on avait souvent recours à lui pour la décoration des églises. Mais aux travaux les plus humbles, il se donnait du même cœur et on le voyait souvent jardiner. Comme Montfort, il fut tenté par l'apostolat en terres lointaines : il rêva d'évangéliser les sauvages au Canada. Sous cette impulsion, il pensa à la cléricature, commença même d'apprendre le latin avec un curé des environs, qui l'en avait pressé. Mais il comprit vite que le regard de Jésus se poserait plus amoureusement sur lui, s'il restait dans son humble condition, fleur des champs au revers d'un talus.

Frère Joseau, on dirait d'un modèle pour une fresque de l'Angelico. Avec cela, fort intelligent, et sachant observer. Il rédigea des mémoires, hélas ! disparus, mais qui servirent au P. Besnard et aux chroniques d'une Fille de la Sagesse, la sœur Florence. Sa principale occupation, avec le soin des pauvres malades, fut de faire l'école. Il y vqua à Saint-Laurent-sur-Sèvre du départ de Frère Jacques, en 1723, à sa mort en 1752. Après lui, ce furent des Frères qui, sans interruption, firent la classe aux petits garçons de Saint-Laurent.

Frère Louis continua de diriger l'école à Nantes jusqu'en 1730, où il mourut. Sept Frères, dont le Frère Jacques, lui furent successivement adjoints de 1720 à 1730. Le dernier étant mort dans la même année que Frère Louis, celui-ci n'eut pas de remplaçant. M. Mulot, en effet, ne s'était pas soucié d'en nommer. Aussi, avec Frère Louis, l'école du Sanitat de Nantes cessa-t-elle d'exister.

L'école de La Rochelle, par contre, a subsisté, avec des Frères montfortains comme régents, jusqu'à la Révolution selon toute vraisemblance. L'abbé de Tello continua d'en être le supérieur ecclésiastique jusqu'en 1731. L'école comptait alors trois maîtres dont deux furent envoyés par le P. Mulot en 1724. Mgr de Champflour subvenait à tous les frais. A sa mort, en 1724, les embarras financiers commencèrent. Pour en sortir, il fallut recourir à la municipalité qui, le 12 janvier 1728, adopta les écoles chrétiennes et s'engagea à subvenir à tous leurs frais. Les successeurs de l'abbé de Tello furent, de 1731 à 1754, l'abbé Jean du Camp Labadie ; de 1754 à 1789, le Père Servais Balch de la Société du Saint-Esprit ; enfin l'abbé Drapron, de 1789 au 24 août 1791, date à laquelle les écoles chrétiennes furent officiellement supprimées¹.

1. Il est difficile d'animer cette sèche nomenclature. Sauf les noms des Frères Philippe et Dominique, qui sont signalés en 1717 dans une quittance de M. Clémengon, propriétaire de la maison des écoles, on ne possède aucune précision individuelle sur les Frères Montfortains qui enseignèrent durant cette longue période. Le seul point intéressant qui ait survécu est l'arrivée

Ainsi œuvraient missionnaires et Frères, quand survint le raz de marée de la Révolution. Comment les eût-il épargnés ? Fils de Montfort, ils symbolisaient dans les régions de l'Ouest l'action conquérante de la foi. Par leurs missions multipliées, les Pères de Saint-Laurent entretenaient dans les âmes cette fidélité à Dieu et à son Eglise, cette vitalité religieuse qui, en un soulèvement glorieux dont l'origine est religieuse, non politique, feront se dresser des rives de Loire à celles de Sèvre Niortaise les pays de la Vendée militaire. Par là, ils étaient désignés aux coups les plus durs. Le Père Supiot, supérieur général, en cette époque tragique, s'affirma de même lignée que les prêtres insermentés qui prodiguaient en tous lieux leur ministère au péril de leur vie. Deux missionnaires, les PP. Dauche et Verger, au moment où ils allaient s'embarquer pour l'Espagne, furent massacrés. Le plus lourd tribut à l'orgie révolutionnaire fut payé par les Frères : six d'entre eux — les Frères Boucher, Jean, Olivier, Antoine, Yvon, Joseph — périrent sous les coups des

du Père Balch comme Supérieur. Depuis plusieurs années, il était aumônier de l'Hôpital Saint-Louis à La Rochelle, avec, à ses côtés, le P. Dizy, membre également de la Société du Saint-Esprit, à Saint-Laurent, comme aumônier en second. En 1725, M. Mulot y avait envoyé M. Vatel. En 1754, le P. Besnard remplace le P. Balch. Rien qui doive surprendre dans l'intérêt porté à l'hôpital de La Rochelle par les Pères de Saint-Laurent : il s'y trouvait, de 1715 à 1718, puis à partir de 1725, des Filles de la Sagesse. Comme à l'hôpital, le P. Balch, aux écoles, eut à diriger spirituellement une communauté montfortaine. Ici et là, il était bien à sa place et dans son élément. Pour les Frères des Ecoles, sa présence dut être d'un grand réconfort. Ils avaient en lui, comme supérieur, non un prêtre étranger, mais un Père montfortain ; ainsi étaient-ils environnés de l'atmosphère même de la Maison-Mère. De plus, entré dans la Société en 1740, le P. Balch avait vécu avec les premiers Pères, disciples de Montfort, MM. Mulot, Vatel et Le Vallois. Les Frères respiraient avec lui le pur esprit des origines. Le dimanche, les écoles n'ayant pas de chapelle, le P. Balch disait la messe à celle de l'hôpital où se retrouvaient donc les trois familles de Montfort.

Des écoles à l'hôpital, il y avait courant continu. L'hôpital n'ayant pas d'école, il incombait à l'aumônier d'apprendre aux enfants à lire et à écrire. Pour soulager le P. Dizy, puis son successeur, le P. Balch envoya l'un des Frères de son école à l'hôpital, une fois la classe terminée, afin de remplir cet office.

sans-culottes. Les quatre premiers furent arrêtés à Saint-Laurent ; les Frères Boucher et Jean furent tués sur place, le Frère Olivier fut empalé et le Frère Antoine fusillé à Cholet. On ne sait dans quelles circonstances les Frères Yvon et Joseph subirent un sort analogue. Par eux, tous les humbles Frères, que Montfort institua, étaient entrés dans la gloire la plus haute qui soit réservée au nom chrétien, celle du martyre.

La tourmente passée, tandis que les Filles de la Sagesse regagnaient leurs maisons, abandonnées pendant la Révolution, sept missionnaires survivants se retrouvaient à Saint-Laurent. Des deux Frères qui échappèrent au massacre, seul le Frère Hilaire revint. Deux nouvelles recrues, les Frères Jacques et Joseph, le rejoignirent bientôt, puis le Frère Elie. Frère convers avant la Révolution dans un couvent de Carmes, le Frère Elie, son couvent ayant été, comme tous les autres, détruit ou vendu nationalement et les religieux dispersés, entre au noviciat des Frères du Saint-Esprit en 1805. Les écoles ayant rouvert en 1806, il fut désigné pour tenir l'école de garçons. En 1810, le P. Supiot mourait, et le P. Duchesne prenait sa succession.

Le groupe, déjà si anémique, des Pères et des Frères, allait s'effiloche de plus en plus entre ses mains impuissantes. Jamais les deux communautés n'avaient été nombreuses : aux meilleures périodes, les missionnaires ne furent guère plus de douze¹, les Frères une dizaine. Sur la fin du généralat du P. Duchesne, les Frères n'étaient plus que quatre, dont un Frère enseignant ; quant aux missionnaires, ils étaient trois, sans vœux, et dont aucun, d'ailleurs, ne devait per-

1. Le P. Besnard ne devait pas être optimiste sur le développement de la Société, puisque sa règle de 1773 limite le nombre de Pères à douze. Il est vrai que Montfort semble n'avoir jamais souhaité une société très étendue. De petites équipes, mais de qualité exceptionnelle, c'est à quoi paraît bien s'être fixée sa surnaturelle ambition pour la Compagnie de Marie. L'idéal, que définit la torrentielle *Prière à Dieu pour demander des Missionnaires*, implique une rigoureuse sélection.



Planche VII

Photo Coissard

LA MAISON OU EST MORT GRIGNION DE MONTFORT
(actuellement transformée en chapelle) ancien parloir des Filles de la Sagesse.

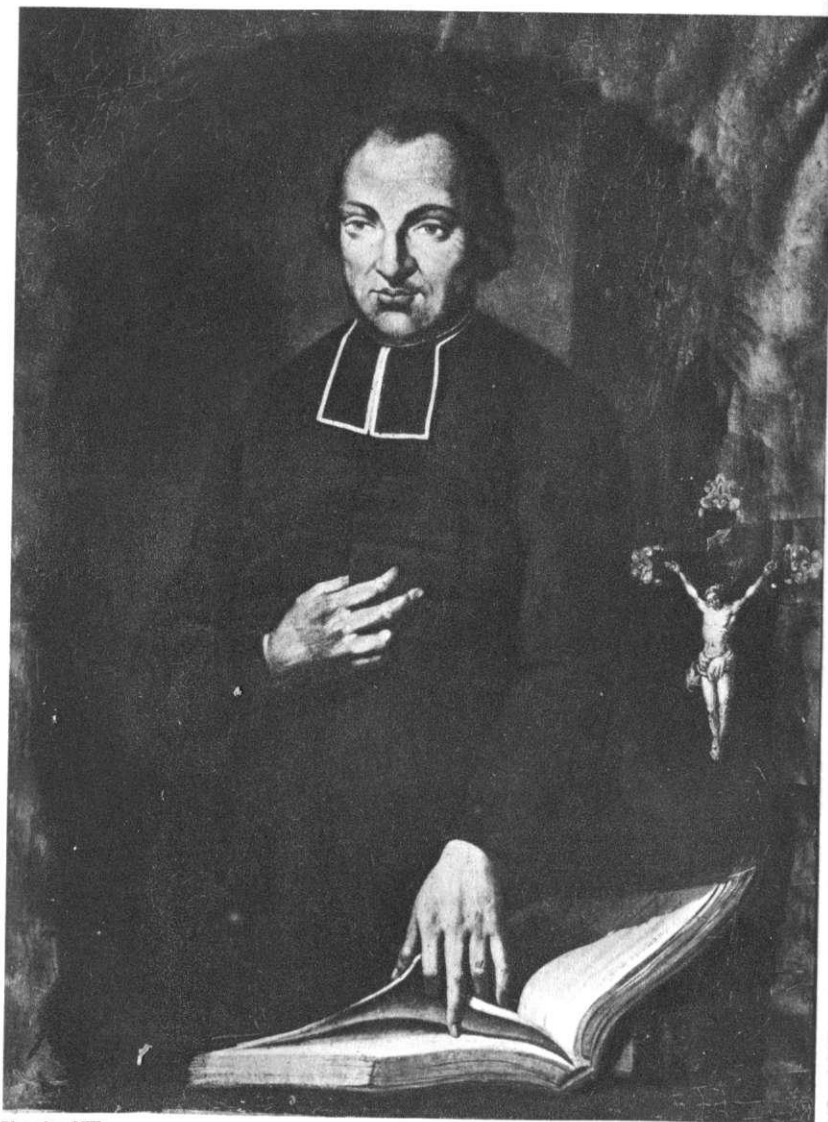


Planche VIII

LE RÉVÉREND PÈRE DESHAYES

Restaurateur des Frères de l'Instruction chrétienne du Saint-Esprit.

sévérer; peu après la mort du P. Duchesne, ils quittèrent la Société du Saint-Esprit. Il s'agissait donc, en 1820, de deux communautés exsangues — celle des missionnaires surtout — et qui semblaient vouées, à bref délai, à l'extinction totale. Mais l'esprit de Montfort fécondait secrètement ces ruines. Plus que les survivants vivait le tombeau. Pour sauver ces deux fondations, il fallait un prêtre, qui fût un homme d'action, énergique, entreprenant, bon entraîneur et doué du sens de l'organisation. Providentiellement, il existait et, dans une inspiration suprême, le P. Duchesne mourant l'appela. C'était Gabriel Deshayes.

Breton du Morbihan, Gabriel Deshayes était né, le 6 décembre 1767, d'une famille paysanne très chrétienne. Entré jeune au séminaire, il était diacre en 1792. La Révolution ayant dispersé les séminaristes et obligé l'évêque de Vannes à se réfugier dans l'île de Jersey, c'est là que Gabriel put recevoir la prêtrise. Pendant treize ans, sous des déguisements divers, il exerce un périlleux ministère où il risque chaque jour la mort. Cette période le révèle de trempe héroïque : à la fois ingénieux et audacieux, mettant au service d'un zèle apostolique admirable, un entrain et un sang-froid dont rien n'a raison. Visiblement, il se plaît dans les circonstances difficiles comme dans son élément naturel. Le calme revenu, il est nommé vicaire en plusieurs paroisses dont Beignon, puis, à la suite d'un carême prêché à la cathédrale de Vannes où il affirme ses dons d'orateur, recteur de Saint-Gildas-d'Auray, pôle de la piété bretonne ; il y développe une éblouissante activité créatrice qui suscite et fait joyeusement fermenter œuvres sur œuvres dans la paroisse, puis la déborde largement. Il ouvre le couvent de Sainte-Anne au petit séminaire du diocèse. Du couvent déserté des Chartreux, il fait une institution capitale, celle des sourdes-muettes ; il obtient de faire transporter à la chartreuse d'Auray les ossements des neuf cents victimes de Quiberon, en attendant qu'un mausolée perpétuât leur souvenir ; préoccupé de la baisse

de la foi dans la région, l'attribuant à juste titre à l'insuffisance des écoles chrétiennes, il a fait appel aux fils de saint Jean-Baptiste de la Salle; pour les petites filles, il crée l'Institut des sœurs de l'Instruction chrétienne de Saint-Gildas. Puis, comme son regard dépasse toujours l'horizon immédiat, il s'aperçoit que, si Auray a son école de garçons, les campagnes voisines en manquent. Il prie alors les Frères de son école de former des jeunes gens aux fonctions d'instituteurs pour les campagnes et c'est l'origine d'un institut nouveau de Frères enseignants qu'il dirige en même temps que l'institut féminin. Or, dans le même esprit, par les mêmes méthodes, Jean-Marie de Lamennais, frère du célèbre écrivain, avait fondé les Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel. Gabriel Deshayes et Jean-Marie de Lamennais se rencontrèrent, décidèrent de joindre leurs efforts et, en 1819, date importante, la fusion était un fait accompli. Les deux fondateurs devinrent conjointement supérieurs de la société nouvelle qui progressa rapidement.

On pouvait penser que M. Deshayes allait s'en tenir à ces fondations dont chacune suffirait à dévorer une vie d'homme. Mais non ! En septembre 1820, il reçoit la lettre du P. Duchesne, supérieur général des communautés de Saint-Laurent, le pressant de le venir voir. Ainsi fait-il et c'est pour s'entendre supplier de prendre en main les communautés moribondes. Peu après, une même demande lui venait des Filles de la Sagesse. Après hésitations, réflexion et consultation, il accepte et quitte Auray pour Saint-Laurent¹. Le P. Duchesne venait de mourir. Le 17 janvier 1821, à l'issue

1. Il n'en garda pas moins la supériorité des Sœurs de Saint-Gildas et, conjointement avec l'abbé de Lamennais, celle des Frères de Ploërmel. Comme il éprouvait toujours allégresse à entasser Pélion sur Ossa, il fonda, en 1839, un autre institut, les Frères agriculteurs de Saint-François-d'Assise qui, d'ailleurs, après un temps de prospérité, s'éteignit. Enfin, il donna son concours le plus actif à la fondation ou au développement des Sœurs de l'Ange Gardien, de la Congrégation de Saint-Jacut, des religieuses de Saint-Joseph de Beaupréau. Il s'intéressa, sur

d'une retraite de trois jours, il est élu supérieur général des Pères, des Frères et des Sœurs.

Sa constitution vigoureuse le maintient, à cinquante-quatre ans, en pleine force. Sa paroisse était florissante; ses deux fondations en progrès incessants; Auray était devenu la capitale de son apostolat multiforme; un halo d'admiration et de vénération l'entourait. Pourquoi abandonne-t-il tout cela pour diriger, en un pays qui lui est étranger, trois familles religieuses en difficulté, dont deux exsangues? D'abord parce qu'il a confiance en Dieu, et que la volonté divine est visiblement qu'il s'attache à sauver une œuvre auréolée par le nom de Montfort. Ensuite, parce qu'il a, humblement mais inébranlablement, confiance en ses propres dons. C'est un homme d'action, dans la plénitude du terme, à qui créer, susciter, organiser et réorganiser sont aussi essentiels que la respiration; un homme d'action, au regard lucide, au jugement sûr et pondéré, à l'imagination audacieuse, à la décision ferme, à la volonté tendue, qui ne vit que s'il remue et ne se repose que dans le mouvement. L'action le met en état d'euphorie et, comme il agit tout le temps, il est toujours gai. Il sait nuancer son tempérament de chef d'une bonhomie et d'une finesse qui le font habile autant que décidé. Il se manifeste fort autoritaire mais, sauf exception, à sa manière ronde et cordiale qui fait tout passer. Avec cela, beaucoup d'entregent. De telles qualités l'équipent fort bien et il le sait. S'il a quelque travers de l'homme d'action, ce serait de dépérir, s'il ne fabriquait pas du nouveau. Son zèle apostolique, qui est magnifique, renforce ce besoin de nature et quand il est, de ceci et de cela, possédé à un certain degré, il emploie parfois, pour

la demande de l'abbé Gaillard, fondateur des Sœurs de Sainte-Philomène, à la fondation de cet institut poitevin, mais de façon incidente et passagère. Mgr Laveille, dans sa *Vie de Gabriel Deshayes*, a notablement exagéré son rôle en cette affaire. Il reste que la somme de travaux, embrassée par le P. Deshayes, est proprement vertigineuse.

briser l'obstacle, des méthodes qui en laissent les témoins pantois¹.

Homme d'action, encore un coup, qui aime à se mesurer avec la difficulté, mais aussi cœur généreux qui ne recule ni devant le sacrifice ni devant la peine, cœur pitoyable à la misère, à la déchéance, à la pauvreté, et qui ne reculera, pour adoucir la détresse humaine, devant aucune initiative bienfaisante. Pénétrant et sublimant tout cela, une piété solide, une vertu robuste (il faut toujours avec lui choisir les épithètes qui expriment la force). Nulle gloriole : il s'affirmait jaloux de son autorité, mais non par orgueil ; c'était effet du primat, chez lui, de l'action ; nul ne contestait son humilité. Un total abandon à la Providence était le surnaturel secret de ses audaces. La vertu de pauvreté se développa chez lui d'autant plus aisément qu'il n'aimait ni le confort, ni le superflu qui font perdre du temps². Indulgent parce qu'il connaît les hommes et les

1. Ainsi à Torfou. Il y existait une Congrégation des Filles de Sainte-Marie, fondée par le curé, M. Foyer. Celui-ci ayant demandé au P. Deshayes deux sœurs de son Institut de Saint-Gildas, le Père les lui envoya. La petite communauté prospérait, atteignant le chiffre de dix-huit membres, quand M. Deshayes s'avisait de s'en considérer comme le fondateur et agit en conséquence. M. Foyer n'aimait pas les conflits. C'était une âme douce et plaintive. Bien que formulées sur le mode mineur, ses réclamations agacèrent le P. Deshayes qui décida incontinent le départ des deux sœurs qu'il avait envoyées, ainsi que de toutes les novices et postulantes. M. Foyer se trouva soudain devant une maison vide. A Beaupréau, les choses furent menées plus rondement encore. L'abbé Rabouan avait fondé, conjointement avec le P. Deshayes, une Société des Sœurs de Saint-Joseph. Bientôt, désaccord : le P. Deshayes voulait ces religieuses uniquement enseignantes ; M. Rabouan les voulait aussi hospitalières. Le P. Deshayes trancha la question en débouchant, un beau jour, à Beaupréau, au grand fracas d'un coche ventru. Ayant réuni religieuses et postulantes de Saint-Joseph, il leur adressa une exhortation d'une brièveté toute militaire, et, avant qu'elles aient pu se ressaisir, tassa la Communauté dans le coche qui partit à grande allure pour Saint-Gildas-des-Bois. Les Sœurs y furent installées dans un établissement qu'il venait d'acheter. Le P. Deshayes n'avait laissé au malheureux M. Rabouan qu'une religieuse infirme, quelques malades, et l'exercice obligé de la vertu de résignation.

2. Il en témoignait parfois de façon sommaire. Un jour, visitant une Communauté de la Sagesse, il s'indigna d'un par-

aime, sa charité a les bras ouverts. Il n'a rien d'un mystique, il ne se consume pas en oraisons, mais il suit très strictement les exercices de la communauté, dit la messe et récite le bréviaire avec un soin parfait. L'être religieux était chez lui sans complexité et ne s'est jamais exprimé en une spiritualité quelconque qui lui fût propre. On ne sache pas qu'il ait particulièrement pratiqué les macérations corporelles. Sa mortification à lui consistait à accepter d'un cœur serein les inconvénients et déboires d'une action intensive au service de Dieu et des âmes. Son grand mérite est sans doute d'avoir entièrement subordonné à ce service un véritable génie de restaurateur et d'organisateur. Ce génie fut secondé par le succès immédiat ; comme il était heureux dans ses entreprises, et réputé tel, ses réussites faisaient boule de neige.

Tout de même, quand on le voit devant ses deux communautés d'hommes de Saint-Laurent, réduites au point que l'on sait, comment ne pas penser au fameux texte d'Ezéchiel : « Prophétise, prophétise, fils de l'homme, et dis à l'esprit : voici le mandat du Seigneur : Que l'esprit surgisse des quatre vents et souffle sur ces défunts et ils revivront. » Mais, en fait, il y avait, malgré les apparences, dans ces communautés saint-laurentaises, des éléments de reviviscence, des ressources, des possibilités bien vivantes qui n'échappèrent certainement pas au regard exercé du P. Deshayes. Les Filles de la Sagesse, favorisées par le régime napoléonien, étaient devenues un important institut qui groupait 778 religieuses et de nombreuses maisons. Le supérieur général des Pères étant aussi le leur, une organisation avisée devait pouvoir faire bénéficier la communauté des missionnaires d'un tel rayonnement spirituel et d'assises temporelles aussi appréciables. Quant aux missionnaires, si, au témoignage du Frère Augustin, il en restait seulement trois, en

quet à son goût trop bien ciré. Il prit un papier, le froissa, cracha dessus et, de ses gros souliers, l'écrasa sur le parquet délictueux.

qui le P. Deshayes dut percevoir aussitôt l'affaïssement de leur vocation montfortaine, la pensée sublime dont ils étaient issus conservait toute sa force ; les murs étaient encore chauds d'une tradition familiale fidèlement observée ; le souvenir des missions montfortaines était bien susceptible de susciter des vocations nouvelles... Et les Frères ? Sur quatre présents, trois étaient voués aux travaux domestiques, un seul était enseignant. Des fondations scolaires de Montfort, il ne restait qu'une école, celle de Saint-Laurent-sur-Sèvre, mais du Frère Mathurin, ou du Frère Jacques, au Frère Elie qui la tenait en 1821, la filière, si elle apparaissait mince, était continue. Elle témoignait, avec une humble obstination, de la survivance des « Frères de la communauté du Saint-Esprit pour faire les écoles charitables ».

M. Deshayes se mit à l'œuvre, avec la promptitude, la décision, la maîtrise d'un bon artisan. Il visita, dans le centre et le midi, les établissements des Filles de la Sagesse, procéda à de nombreux et vastes agrandissements de la Maison-Mère, mit en vigueur le second noviciat, institué sous le P. Besnard, vauqua à l'organisation du chapitre général, s'occupa activement de la formation spirituelle des religieuses, toujours à sa manière, faite de bon sens et de mesure, de rondeur et d'esprit pratique.

Quant aux missionnaires, la tâche était plus rude ; il s'agissait d'abord de fournir des membres à une compagnie qui n'en avait plus. Le P. Deshayes fut servi par sa notoriété. Une recrue de qualité se présenta : M. Ponsard. Aussitôt il ouvrit à Saint-Laurent une retraite ecclésiastique ; il y fit, au clergé accouru en nombre, une proposition qui témoigne de son ingéniosité. Il promit des instituteurs pour les paroisses de campagne, si les prêtres en retour lui envoyaient des sujets. Heureuse idée : de jeunes paysans lui furent adressés de partout. Pour les former, il constitua un collège ecclésiastique qui s'abrita dans la maison dite Supiot, du nom du supérieur général qui l'avait achetée. En attendant

que ces jeunes gens pussent faire des novices, puis des missionnaires, il se fût trouvé fort embarrassé, si l'évêque de Luçon, Mgr Soyer, ne lui eût donné quatre prêtres de grand mérite. Avec eux il reprit les missions, avec un succès où son prestige personnel, ses dons d'orateur simple, limpide, convaincu, entraînant, eurent la plus grande part. Alors, il entra au cœur de la question. Qu'est une congrégation sans vœux ? Il décida de les introduire dans une règle qu'il élaborait en 1832 ; après deux ans d'expérience, elle fut adoptée et signée par lui et neuf de ses confrères. Par là, il rejoignait la saine tradition montfortaine. Cinq missionnaires s'étaient abstenus. Le 5 février 1835, les vœux étaient prononcés par les signataires.

En promettant des instituteurs au clergé vendéen, le P. Deshayes voulait bien plus que s'associer en retour des missionnaires. Il entendait ranimer une des fondations majeures de Montfort, dont la présence unique, mais hautement significative, du Frère Elie était l'affirmation persistante. Plus tard il dira qu'en s'occupant des Frères enseignants, il ne faisait qu'entrer dans les vues du Père de Montfort et développer son œuvre. S'il s'y est voué avec prédilection, c'est que nul plus que lui n'était préparé à les comprendre. Fondateur d'un institut de sœurs enseignantes, co-fondateur, avec Lamennais, des Frères de Ploërmel, il en savait l'importance vitale. Dans son apostolat si divers, l'école avait toujours tenu, et de loin, la première place.

Là encore, problème urgent de recrutement, mais la solution était à portée de la main. M. Deshayes n'avait pas à se livrer de paroisse en paroisse à un embauchage laborieux, mais simplement à puiser dans le réservoir des Frères de Ploërmel. C'est bien pourquoi il prenait, dès son arrivée, vis-à-vis des prêtres du diocèse, l'engagement formel de leur fournir des maîtres. Il savait où les trouver et, à son accoutumée, agit promptement. Dès le 17 mars 1821, débouchaient à Saint-Laurent deux novices : le Frère Augustin et le Frère

Pierre-Marie. Au mois de mai, un Frère Pierre amenait avec lui cinq postulants et deux novices. Ce Frère n'était détaché d'Auray que provisoirement, pour des raisons particulières. Le P. Deshayes n'avait donc fait appel qu'à des novices et postulants. Sage décision : ces jeunes gens, qui avaient à peine fait leurs premiers pas dans la vie religieuse, n'arrivaient pas à ce point imprégnés de l'esprit d'une fondation différente qu'ils ne pussent s'adapter aux traditions montfortaines. Ils en étaient à l'état de cire molle où marquerait sans peine l'empreinte nouvelle. A propos de certains exercices religieux qui se pratiquaient différemment dans l'une et l'autre équipe, il y eut bien quelques tiraillements. Mais en faisant jouer des concessions réciproques, le P. Deshayes établit un règlement uniforme qui satisfait tout le monde.

Gouverner trois familles religieuses, dont deux cohabitantes, se prêtant mutuel concours, poursuivant même but spirituel et cependant distinctes, éviter toute exploitation de l'une par l'autre et aussi toute friction dangereuse, assurer leur administration temporelle et leur formation religieuse, veiller à leur recrutement, à leur développement, n'est pas un jeu. Il y fallait un véritable génie organisateur ; celui du P. Deshayes était nettement empirique ; il procédait par étapes selon les indications quotidiennes de l'expérience, avec quelques vues directrices générales, mais sans plan préconçu. Une fois la vie commune des Frères à peu près équilibrée, il s'occupa de pousser l'instruction des mieux doués et, cela fait, créa la distinction nécessaire : Frères de classe, Frères de travail. Distinction qui séparait les fonctions mais sauvegardait l'unité de la vie religieuse, la communauté de la règle et des exercices. Au reste, elle n'avait rien d'absolu et nombre de Frères passaient d'une catégorie à l'autre si, à l'usage, il apparaissait que leurs aptitudes mieux reconnues, leurs goûts mieux éprouvés demandaient ce changement.

Par ailleurs, les novices affluant — ils étaient déjà

quarante à la fin de 1822 — le P. Deshayes put bientôt en envoyer dans les paroisses, pour y fonder et diriger l'école. Ils y devaient vivre, comme dans la communauté de Saint-Laurent, en véritables religieux¹. Les règlements particuliers, adaptés à leur vie nouvelle, n'étaient que le complément obligé des règles générales qu'il rédigea, l'une en 1823, l'autre en 1830. La première était fort embryonnaire². Elle ne parlait ni du mode de gouvernement, ni des vœux, ces deux chapitres majeurs de toute règle religieuse. A ce moment, où nulle opposition intérieure ne se manifestait là-dessus, il allait de soi que les trois familles montfortaines dussent avoir le même supérieur et que celui-ci fût un missionnaire du Saint-Esprit. Quant aux vœux, ils continuaient dans la pratique d'être prononcés. Dès 1824, quarante-deux Frères furent admis à la profession. Pour des raisons que je dirai, la règle de 1830 fut plus explicite. Elle imposa les trois vœux et détermina que le supérieur des missionnaires du Saint-Esprit serait toujours supérieur des Frères³.

1. Au témoignage du Fr. Augustin, les Frères « mangeaient à la table de MM. les curés et devaient la quitter au moment où l'on servait le dessert. » Ce n'est qu'après plusieurs sollicitations des pasteurs eux-mêmes que le P. Deshayes « permit aux Frères qui mangeaient à la table de MM. les curés d'accepter un fruit. Plus tard, on leur a permis de rester jusqu'à la fin du repas, lorsqu'il n'y avait point de compagnie ; mais ils ne devaient prendre ni café, ni liqueurs. »

2. Elle fut présentée avec la demande d'approbation légale pour cinq départements.

3. Qu'était devenue la Règle primitive ? Le Frère Siméon, futur supérieur général des Frères de Saint-Gabriel, a certifié « avoir vu une Règle faite sans doute par un des successeurs du P. de Montfort et dans son esprit. Un des anciens Frères, a-t-il ajouté, m'a dit qu'une ancienne Règle avait été détruite. » Le P. Laveau, des Missionnaires du Saint-Esprit, dans sa *Dissertation* (qu'une lettre de lui permet de dater d'avant le 16 octobre 1863), écrivait : « Les Frères du Saint-Esprit, institués par le P. de Montfort, existaient avant l'arrivée du P. Deshayes à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Ils avaient leur Règle et la suivaient. » Enfin, la Règle de 1773, établie par le P. Besnard, ne mentionne même pas les Frères, d'où il semble résulter que ceux-ci avaient leur règle particulière, par ailleurs.

Que la Règle primitive ait disparu ou ait été détruite, les gens bien informés ne sauraient s'en étonner. Destructions ou disparitions, également surprenantes, ouvrent des lacunes béantes

Remarquons la stricte fidélité du P. Deshayes aux principes essentiels de Montfort, touchant les Frères en général, et particulièrement les Frères enseignants. On sait combien Montfort tenait à ce qu'un Frère n'abordât l'école que fortifié de la plénitude de la vie religieuse, donc de la profession. A sa suite, tout Frère étant susceptible d'être enseignant, le P. Deshayes imposa les trois vœux à tous les Frères. L'importance capitale donnée par Montfort à l'œuvre scolaire, le P. Deshayes la souligne, par l'appellation qu'il adopte : Frères de l'Instruction chrétienne du Saint-Esprit, ce qui est l'exacte traduction, en vocabulaire moderne, des Frères de la communauté du Saint-Esprit pour faire les écoles charitables. Enfin l'article I des statuts de 1830 est ainsi libellé : « Les Frères de l'Instruction chrétienne enseignent la lecture, l'écriture, le catéchisme, les premiers éléments de la grammaire française. Ils se chargent aussi de l'Instruction des sourds-muets¹. Ils pourront être employés à des travaux manuels, au soin des malades et au service de MM. les missionnaires, tant dans les maisons que dans les missions. » N'était-ce point perpétuer la diversité des emplois assignés aux Frères de l'époque héroïque : missions, assistance aux malades et infirmes, offices domestiques, enseignement catéchistique et scolaire ? N'était-ce point vouloir les Frères tels que les voulait Montfort « prêts à faire tout ce qu'on leur ordonnera » ? En désignant comme supérieur général tant des Frères que des Sœurs, le supérieur général des missionnaires, le P. Deshayes cimentait fortement

dans la documentation montfortaine, pour le plus grand désespoir de l'historien. *Le Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* ne fut-il pas retrouvé, par hasard, en mai 1842, alors que la cause de béatification était commencée depuis treize ans ? La fameuse *Prière pour demander des Missionnaires* ne fut-elle pas ignorée du P. Deshayes jusqu'en 1831, où on la retrouva par hasard encore ? On pourrait multiplier les exemples analogues.

1. Les initiatives prises par le P. Deshayes en faveur des sourds-muets sont un de ses plus beaux titres à la reconnaissance universelle. Il en sera question dans un chapitre spécial.

l'unité des trois familles montfortaines. Il faisait également écho à la pensée profonde du fondateur qui voulait à ses Frères un supérieur prêtre et eût assurément pris son successeur dans la compagnie de Marie, si elle eût existé de son vivant. En définitive, le P. Deshayes a suivi très exactement les principes et la pratique de Montfort à l'égard des Frères. Sauf adaptations de détail inévitables, et d'ailleurs rares, aux circonstances, aux temps nouveaux, le P. Deshayes n'a rien innové quant au fond. Il s'en est tenu inébranlablement à sa ligne de conduite : entrer dans les vues du P. de Montfort.

Jusqu'en 1828, il avait gardé l'entière direction du noviciat, se bornant à y préposer un directeur des études qui fut d'abord le Frère Pierre, arrivé avec lui d'Auray, puis un Frère René. Intenable formule ! Le P. Deshayes devait une bonne part de ses succès à son entregent, mais pour mettre en action cette qualité qu'il portait au génie, pour multiplier les protections ou relations utiles, susciter des bienfaiteurs, obtenir toutes approbations civiles ou ecclésiastiques, apaiser les orages officiels, il multipliait des voyages que l'emploi fréquent de la vieille guimbarde de la communauté n'abrégeait pas. Le noviciat souffrait de son absence, dans sa formation tant pédagogique que morale. Au retour d'un voyage à Rome, en 1825, le P. Deshayes perçut dans la communauté un malaise profond. Une réforme s'imposait, d'autant plus que le nombre de novices s'accroissait sans cesse. Il était de quarante cette année-là, et avait déjà fourni vingt-neuf Frères à dix-neuf établissements. Le P. Deshayes décida de nommer un Frère directeur du noviciat, avec charge de le suppléer pendant son absence et de visiter les établissements. Il désigna aussi un Frère maître des novices. Celui-ci fut le Frère Siméon, celui-là le Frère Augustin.

Ce dernier nom fait surgir, dans l'histoire des Frères montfortains, une de ses plus curieuses et déconcertantes figures. La nomination du Frère Augustin à la

direction du noviciat fait entrer cette histoire dans une période nouvelle, en attendant de lui donner une orientation bien imprévue. C'est que le Frère Augustin n'était pas le premier venu. Ce rural breton, de la plus profonde Bretagne, entré comme postulant chez les Frères de Ploërmel, à la Chartreuse d'Auray, le 1^{er} janvier 1820, parlait fort mal le français. A première vue, il ne semblait capable que de jardiner, à quoi d'ailleurs il excellait. Mais, quoique d'esprit court, il était intelligent, d'une intelligence paysanne, tenace, sournoise et butée, avec, dans la poursuite de ses desseins, un singulier mélange d'ingénuité et de ruse. Et surtout, sa personnalité était forte et dominatrice. Il avait du caractère, et même du plus mauvais. Par là-dessus, une ambition qui, soit par éclats, soit par manœuvres, selon son humeur ou l'opportunité, allait, d'étape en étape, se frayer un chemin. Sans doute n'en avait-il pas conscience, identifiant, du plus naturel mouvement, la primauté de sa personne et le plus grand bien de la communauté. Trois convictions maîtresses le possédaient : la Bretagne est le seul pays qui compte, le P. Deshayes, Breton, le seul supérieur qui vaille, et le Breton-bretonnant Augustin, son seul auxiliaire, voire suppléant, possible. De quoi rien ne l'eût fait démordre, j'en prends à témoin son portrait où les dures inflexions de l'arcade sourcilière, la sévérité du regard, le pli des lèvres fermées, la tête carrée disent à l'envi que tout argument là contre est inutile. Avec cela, religieux d'une extrême ponctualité dans l'accomplissement de la règle, aussi austère pour lui que pour les autres. Homme de grande volonté, il sut l'appliquer à se mortifier, à se mettre à la hauteur de ses devoirs ; lui qui semblait voué à rester un illettré, il réussit à faire un bon instructeur. Par ailleurs, nombre de Frères ont témoigné de la bonté que dissimulait un abord fort rocailleux. Enfin le Frère Augustin était un excellent administrateur et un travailleur acharné. Quand un homme unit de telles qualités à une personnalité aussi forte qu'ombrageuse

et à un caractère difficile, il devient *inévitabile*, et c'est tout le secret de l'histoire qui va suivre.

Avec lui, le noviciat avait un chef jeune — vingt-huit ans — vertueux et ferme ; avec le Frère Siméon, qui n'avait que dix-neuf ans¹, un maître des novices d'une piété profonde et rayonnante, bien fait pour sa tâche de formateur. Mais une question se posa bientôt, qui changea l'atmosphère. Le développement du noviciat nécessitait son isolement. Vers 1830, une combinaison fut élaborée qui tendait à bâtir un établissement pour le noviciat, dans l'enclos même du Saint-Esprit. Or, selon le Frère Augustin, il fallait quitter à tout prix le domaine des missionnaires. Il mit à défendre son point de vue une âpreté, une véhémence et une amertume dont témoignent ses propres Mémoires. Il se répandit en plaintes autour de lui, suscitant ainsi trouble et division. Il harcela le P. Deshayes par écrit s'il était absent, par interminables adjurations s'il était présent, au point que le supérieur général en eut les nerfs excédés. Le P. Deshayes ne cédant point, le Frère Augustin versa dans un état hypocondriaque où les « peines et dégoûts » de ce Breton déraciné et inconsolable tournèrent au vinaigre. Toute contrariété lui était désagréable. Celle-là le brisait.

Ce n'était point là, malgré les apparences, simple incident de la vie de communauté. Le P. Deshayes lui-même discernait la grave nature de cette affaire, en avertissant le Frère Augustin « qu'il y avait au fond beaucoup de présomption de vouloir ainsi *se séparer de l'autorité* ». Là était bien le fond du débat. Le Frère

1. Une bonne fortune du Fr. Augustin fut d'avoir à ses côtés, comme maître des novices, un Frère de caractère aussi doux et conciliant que le Fr. Siméon. Celui-ci trouva, en sa nature et en sa vertu, le moyen de s'accommoder, à toute heure du jour, à l'humeur inégale du Fr. Augustin.

Le Fr. Siméon, et même le Fr. Augustin, étaient bien jeunes pour leurs emplois. Mais le P. Deshayes, dans les intervalles de ses voyages, en contrôlait de près l'exercice, et son intervention fit beaucoup pour transformer leurs aptitudes, d'ailleurs remarquables, en une véritable maîtrise.

Augustin, dont l'élévation au poste de directeur du noviciat et de visiteur renforçait le goût du commandement, en était arrivé à vouloir exercer une direction de moins en moins partagée. Par ailleurs, d'esprit et de cœur, il était resté en Bretagne et, en toutes choses de la vie religieuse, se référait, comme au modèle parfait, à l'exemple d'Auray, au point d'en agacer son entourage. Sa conviction était même que tout le développement du noviciat venait du seul noyau de Frères et novices, postulants transplantés, en 1821, d'Auray à Saint-Laurent, en sorte que les Frères de l'Instruction chrétienne du Saint-Esprit n'étaient à ses yeux qu'une filiale de l'institut de Ploërmel, et le P. Deshayes leur unique fondateur et Père. Tout ce qui était de Montfort lui était indifférent et étranger. Cette hallucination armoricaine, passant de l'état de rêve délicieux à celui de cauchemar torturant, suivant que les circonstances la servaient ou la desservaient, allait lui faire préméditer une séparation radicale.

Or, sous sa pression acharnée et continue, le P. Deshayes en vint peu à peu à fléchir. Comment en put-il être ainsi de ce chef-né qui avait accoutumé d'écarter vivement tout obstacle à ses desseins ? Il lui eût été aisé de rendre le Frère Augustin à son cher Ploërmel et à ses genêts bretons. Seulement, le Frère avait tout, à ses yeux, de ces vieux serviteurs bougons, insupportables, mais fidèles que l'on voudrait vingt fois par jour mettre à la porte, que l'on garde toute leur vie et que l'on pleure quand ils sont morts. Il était pour lui l'image du dévouement aveugle, le rappel constant de ses origines spirituelles, la voix du pays natal. Le Frère Augustin ne cessait, par ailleurs, de protester que « en quelque lieu qu'il placât la congrégation, il ne voudrait jamais d'autre supérieur que le P. Deshayes » et cette affirmation, que renforçaient des flatteries plus ou moins conscientes, satisfaisait fort non le religieux qui était humble, mais l'homme de gouvernement. Le Frère Augustin fit tant et si bien qu'en 1834, le P. Deshayes installa les Frères, novices

et profès, en la maison Supiot, toute proche de celle des missionnaires.

Ce bâtiment avait été successivement, de 1825 à 1829, l'alumnat créé par le P. Deshayes et, de 1831 à 1832, un hôpital militaire. De nouveau disponible, il fut cédé, pour un prix modique, par ses propriétaires, les Filles de la Sagesse, aux Frères. Elles le firent de grand cœur, car une fraternité spirituelle, touchante de générosité et de délicatesse, unissait les Filles de la Sagesse aux Frères du Saint-Esprit. Cela encore était de tradition montfortaine. Depuis la mort du fondateur, les Sœurs rivalisaient de charité ingénieuse, d'attentions, allant, dans les temps de pauvreté, jusqu'à se gêner à l'extrême et se priver pour remédier à l'excès d'inconfort dont pâtissaient les Frères, dans la « maison longue » des débuts. L'Institut de la Sagesse s'étant remarquablement développé, leurs dons furent à la mesure de leur prospérité grandissante¹. Dans le cas présent, elles voulurent fournir la maison Supiot du mobilier, de la lingerie, de la batterie de cuisine et accessoires de ménage indispensables.

Les Frères avaient été laissés libres de choisir entre la maison-mère et la maison Supiot. A peu près tous les Frères de classe s'en furent, à la suite des Frères Augustin et Siméon, habiter la maison Supiot. Plusieurs Frères de travail en firent autant. Les uns et les autres étaient au nombre de trente-trois. Par la suite, le P. Deshayes envoya d'autres Frères de travail. Des résidents du Saint-Esprit aux nouveaux hôtes de la

1. A vrai dire, leur sollicitude était parfois accablante. Ayant pris l'habitude d'user largement des Frères pour les travaux de jardinage, elles se faisaient tyranniquement maternelles. Les Frères, tiraillés de Penclos de Saint-Laurent à celui de la Sagesse, en gémissaient. Le Fr. Augustin, notamment, trouvait cela fort mauvais. En bon psychologue, le P. Deshayes estima que le meilleur remède était de rendre les Frères plus indépendants financièrement des Sœurs. Il prit à cet égard, en bon administrateur, quelques mesures qui ramenèrent le bon ordre. Les Sœurs restèrent aussi généreuses, mais leur don fut plus patient, les Frères aussi serviables, mais leur service plus volontaire.

maison Supiot, des Filles de la Sagesse aux Frères, de ceux-ci aux Pères, le lien restait aussi solide que devant; l'unité des trois familles montfortaines demeurait entière. Le va-et-vient était continu d'une maison à l'autre. Les missionnaires disaient la messe à la maison Supiot, y confessaient les Frères. La communauté de la Sagesse continuait de fournir son plus actif concours au groupe essaimé, par des dons en nature ou en argent, et de cent manières encore. D'une maison à l'autre, les Frères se déplaçaient parfois, selon les besoins. Entrées et décès étaient portés sur un même registre à la maison-mère, sans que le moindre signe différenciât les inscrits. Un cimetière commun rassemblait tous les Montfortains. Rien en somme ne séparait les deux groupes que la largeur d'une rue.

La plus stricte pauvreté régnait dans la nouvelle demeure. Elle était portée par tous avec bonne humeur. L'austérité du Frère Augustin s'en accommodait fort bien. Au surplus, n'était-il pas comblé? Le P. Deshayes l'avait chargé, ainsi que le Frère Siméon, de la plus grande part de la correspondance et même des relations avec les ministères et autres autorités officielles. Le tout sous son contrôle et il n'y voyait que mesure d'ordre pratique. Le Frère Augustin, lui, considérait cela comme un pas de plus vers la maîtrise totale. Il ne négligeait aucun acte qui pût donner à sa communauté l'apparence de l'autonomie. Ainsi souhaitait-il à la maison même un nom qui la distinguât davantage encore de celle du Saint-Esprit. Un jour qu'il en parlait en réunion, un missionnaire suggéra que lui fût donné le prénom du Père Deshayes : Gabriel. Présenti, le Père évita de répondre, mais, un jour, se levant de table, il dit en souriant : « Allons à Saint-Gabriel. » L'habitude se prit vite de désigner les habitants du nom de leur maison : ils furent désormais appelés les Frères de Saint-Gabriel. Nul n'y vit d'importance, mais, en son for intérieur, le Frère Augustin marqua un point.

Malgré l'âge, et les travaux dont furent surchargées

ses années, le P. Deshayes restait droit et robuste. Cependant, en juillet 1841 — il avait soixante-quatorze ans — une première attaque de congestion cérébrale secoua rudement le vieux chêne. Ainsi averti de la mort imminente, il s'y prépara avec une parfaite dignité. Il avait voulu, sitôt hors de danger immédiat, reprendre ses occupations, mais une vive douleur l'avait immobilisé aussitôt. Alors il se recueillit en Dieu, empli d'une confiance et d'une joie inaltérables. L'été et l'automne passèrent ainsi. Son épuisement allait croissant. Il ne quittait presque plus sa couche. Le 5 décembre, il faisait appeler le Frère Siméon et dictait son testament. Le 29, il expirait. Ses dernières paroles avaient dit son magnifique abandon à Dieu et son désintéressement. « Quelle est maintenant, lui demandait-on, la principale pensée qui vous occupe? — La volonté de Dieu. — Quelle est celle qui vous console le plus? — La volonté de Dieu. » Et puis : « Mes Frères, dans ce que j'ai fait, je ne me suis proposé que la plus grande gloire de Dieu. »

Depuis 1821, donc pendant vingt ans, il avait tout donné de son âme généreuse et de sa prodigieuse activité aux fondations du P. de Montfort. Une de ses plus chères pensées fut la béatification du grand apôtre des pays d'Ouest. Il avait fait un voyage à Rome pour y travailler. Le tribunal diocésain, chargé d'instruire le procès de béatification, siégeait à Saint-Laurent dans la maison même de la communauté. Il voulut encore que, de son vivant, parût une vie autorisée et approuvée par lui, du P. de Montfort, suivie d'une histoire abrégée de la congrégation du Saint-Esprit¹ et de la

1. Voici ce que, dans cette histoire, le P. Dalin dit de la Société des Frères : « Elle était menacée d'une ruine complète et prochaine quand la Providence suscita pour la sauver M. Deshayes... Entrant dans l'esprit et les vues de Montfort, il la releva bientôt et la développa au point qu'il devint nécessaire de partager les occupations, afin que chacun pût s'appliquer avec plus de fruit à son œuvre spéciale. Il se forma en conséquence une Société particulière des Frères consacrée à l'instruction chrétienne des enfants (*Réplique, notons-le encore, des Frères de la Communauté du Saint-Esprit pour*

congrégation de la Sagesse. Dans son testament, s'adressant à ses familles religieuses, il dit : « Je recommande à tous, d'une manière particulière, l'affaire de la béatification de notre saint fondateur et, si je n'ai pas la consolation d'assister à la belle fête qu'on célébrera sur terre à cette occasion, je le prie de demander pour moi la grâce de la célébrer avec lui dans le ciel. » Ainsi entendait-il disparaître dans la gloire du fondateur et du père des trois congrégations que, restaurateur génial, il avait développées ou ranimées, sinon sauvées.

Voilà qui rend le P. Deshayes profondément sympathique. La caractéristique d'un fondateur d'ordre religieux, ce qui le situe comme tel, c'est d'infuser à son ordre une spiritualité — ascèse et mystique — qui, dans le cadre de la doctrine catholique, porte sa note propre. De spiritualité particulière, le P. Deshayes n'en avait pas et il ne cherchait pas à en avoir. Organisateur de premier ordre, animateur prestigieux, grand homme d'action et qui avait mis ces hautes qualités au service exclusif de Dieu, il n'a jamais voulu excéder ses capacités. Il a sagement laissé les trois familles religieuses de Montfort se nourrir des thèmes de la sublime spiritualité montfortaine : l'Esprit Saint, la Sagesse du Verbe incarné, l'esclavage de Jésus par Marie. Dans cette attitude, il y a beaucoup de grandeur. Rappelons-le : il avait trouvé à son arrivée à Saint-Laurent trois Pères, quatre Frères, et une seule école. Quand il mourut, la Compagnie de Marie comptait dix-huit membres; les Frères étaient au nombre de 135¹. Des résultats aussi saisissants auraient pu l'en-

faire les écoles charitables) tandis que les autres, conservant le nom des Frères du Saint-Esprit, conservèrent aussi le reste des attributions primitives de leur Institut. »

1. Quant à la Congrégation de la Sagesse, elle comprenait, à l'arrivée du P. Deshayes, 96 maisons et 778 religieuses; à la mort du P. Deshayes, elle comptait 1.668 religieuses réparties en 128 maisons. Il faut néanmoins noter ici que, congrégation déjà puissante, la Sagesse s'est développée, pour une grande part, par son propre mouvement. En fait, elle était plutôt, vis-à-vis du P. Deshayes et des deux autres communautés, créditrice que débitrice.

traîner à s'attribuer un titre auquel il n'avait pas droit, les siens d'ailleurs suffisant à sa gloire et à l'universelle vénération. Or, si, parfois, par le jeu d'un autocentrisme inconscient, familier aux tempéraments autoritaires, il a pu employer, sur son rôle, des formules excessives¹, il n'a jamais posé au fondateur. Au fondement montfortain, il n'a jamais touché.

L'organisation dont, avec tant de bonheur, il équilibra les lignes essentielles, allait cependant connaître une modification profonde et soudaine. La chose avait été décidée, dans le secret, par le P. Deshayes lui-même, sous la pression obstinée du Frère Augustin. La révélation en éclata, comme un coup de tonnerre, sur sa tombe à peine scellée.

1. Formules, d'ailleurs, qui lui étaient, le plus souvent, commandées par la situation particulière — complexe et délicate — de la Société des Missionnaires à l'égard des réglementations officielles, fort sourcilieuses, touchant les Congrégations.